LE PASSAGE DE L'ALPHABET ARABE À L'ALPHABET LATIN: QUELQUES CAS AU-DELÀ DE LA RÉFORME DE MUSTAFA KEMAL ATATÜRK

Xavier LUFFIN
Université Libre de Bruxelles
Académie Royale de Belgique
xluffin@ulb.ac.be

Abstract:
Mustafa Kemal Atatürk is known as the man who led Turkey to the adoption of the Latin alphabet for Turkish, written with the Arabic script until 1928. This reform was supposed to facilitate literacy and to help Turkey on the path to modernization. Nevertheless, the idea was not new, it had been debated since the years 1860 in Turkey and in Azerbaijan, and the reform had been adopted elsewhere in Asia before. Around the end of the 19th century and the beginning of the 20th century, the same process was launched in Africa, in a very different political context. Finally, the Arabic language itself happened to be written with the Latin alphabet, again in a very specific context.

Keywords:
Writing, Arabic, Latin Alphabet, Turkey, Azerbaijan, Africa.

Introduction

Lorsqu'il m'a été proposé de participer à un colloque consacré à la roumanité, à la romanité et à la latinité, je me suis interrogé sur ce que pouvait bien apporter un spécialiste des langues orientales. J'ai rapidement pensé à la question de l'alphabet dans le monde turc, d'autant plus que ce sujet avait occupé mes recherches il y a quelques années, en me penchant sur le cas particulier du passage de l'alphabet arabe à l'alphabet latin en Turquie. Néanmoins, le sujet a déjà été étudié à maintes reprises, et depuis

BDD-A24943 © 2016 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 17:03:29 UTC)

longtemps. J'ai alors pensé à replacer cette opération dans une perspective plus large, au-delà du cas de la République turque. En effet, le passage à l'alphabet latin en Turquie, s'il fut le fruit d'une décision politique prise par Mustafa Kemal Atatürk, avait été déjà été envisagé depuis longtemps en Turquie et même au-delà, en Azerbaïdjan notamment. Par ailleurs, une opération similaire avait également été opérée en Afrique, pour les langues dites '*ajamies*, c'est-à-dire les langues africaines notées en caractères arabes, cette fois dans un contexte politique totalement différent.

Pour commencer, il faut se défaire d'une idée très répandue qui considère qu'un alphabet donné est attaché à une langue en particulier. Depuis que l'écriture existe, celle-ci a voyagé d'une langue à l'autre, les familles linguistiques ne constituant nullement des frontières. Rappelons à titre d'exemple que si l'écriture cunéiforme fut conçue pour noter le sumérien, elle permit aussi de noter des langues appartenant à des familles linguistiques très différentes, sémitiques comme l'akkadien, le babylonien ou l'assyrien, et indo-européennes, comme le vieux-perse ou le hittite. Il en va de même pour l'écriture hébraïque, qui a permis de transcrire outre l'hébreu, d'autres langues sémitiques telles que l'arabe, ou encore indo-européennes telles que le yiddish, l'espagnol ou le persan, sans parler des langues turques – turc, tatar, azéri, etc. – ou même du berbère. L'écriture arabe elle aussi a permis de noter des langues très différentes: l'arabe bien sûr, mais aussi le persan, le turc ottoman, l'ourdou, le malais, le swahili, le haoussa, le peul, etc. Un dernier exemple est celui de l'écriture latine, qui permet aujourd'hui de noter d'innombrables langues, des langues romanes et germaniques au hongrois et au vietnamien, en passant par de nombreuses langues africaines etc.

Tout cela signifie que de manière théorique, toute langue peut être rédigée en toute écriture, moyennant bien sûr quelques aménagements plus ou moins importants en fonction des exigences phonétiques ou grammaticales de chacune.

Rappelons aussi que le nombre d'alphabets réellement créés ex nihilo est relativement restreint, puisque les peuples ont souvent préféré adopter et éventuellement adapter un système existant plutôt que de

BDD-A24943 © 2016 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 17:03:29 UTC)

« réinventer la roue. » C'est pourquoi les Grecs ont emprunté l'alphabet phénicien, les Turcs l'alphabet arabe, etc. Pourtant, il arrive fréquemment qu'un peuple décide d'adopter un autre alphabet que celui communément admis pour noter une langue donnée, même lorsque la tradition est ancienne et bien établie. La motivation en est généralement idéologique, liée à des questions d'identité ethnique ou religieuse, ce qui explique par exemple pourquoi certaines langues slaves sont transcrites en caractères cyrilliques et d'autres en caractères latins, suivant généralement une division confessionnelle entre chrétiens orthodoxes et catholiques.

A l'intérieur du monde turc, qui nous intéresse en particulier, on pourrait multiplier les exemples des minorités religieuses turcophones ayant adopté une autre écriture que l'alphabet arabe pour noter leur langue, afin de se différencier de la population musulmane dominante. Il existait en effet jusque dans les premières décennies du 20^{e} siècle une littérature plus ou moins abondante selon les cas en turc noté en caractères grecs, en caractères arméniens, en caractères géorgiens ou encore en caractères hébraïques.

Si la motivation des différentes minorités de l'empire ottoman ayant choisi un autre alphabet était certainement avant tout de se différencier de la communauté musulmane dominante en affirmant sa propre identité religieuse, en utilisant ainsi un alphabet associé à une religion donnée et qui revêtait même parfois une certaine sacralité, d'autres raisons furent parfois avancées. Pour certains, il s'agissait de pédagogie – l'alphabet grec aurait été mieux adapté au turc et à ses huit voyelles que l'alphabet arabe, qui ne note pas les voyelles brèves et ne dispose que de trois voyelles longues. Pour d'autres, la motivation était certes religieuse, mais imposée par la majorité, puisque selon certaines sources les autorités ottomanes auraient interdit aux chrétiens d'utiliser l'alphabet arabe pour noter leurs propres textes religieux[1].

[1] À ce sujet, voir X. Luffin, 'Le phénomène de métagrammatisme dans le monde oriental', *Acta Orientalia*, 54, Budapest, 2001, pp. 339-360.

BDD-A24943 © 2016 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 17:03:29 UTC)

Le passage de l'alphabet arabe à l'alphabet latin

Mais dans le cas de la réforme de l'alphabet décidée par Mustafa Kemal et mise en œuvre dès 1928, nous nous trouvons dans un cas de figure fondamentalement opposé à ceux qui ont été évoqués jusqu'ici, parce que la décision est prise à la tête de l'Etat, mais surtout parce qu'elle concerne le rejet de l'alphabet lié à l'identité religieuse dominante. Pour justifier ce choix, les questions pédagogiques furent mises en avant par les défenseurs de l'alphabet latin, revenant sur la fameuse question évoquée plus haut des voyelles du turc improprement notées en caractères arabes, néanmoins la motivation première de Mustafa Kemal était évidemment l'occidentalisation de la Turquie avec l'idée que l'alphabet latin était associé à des notions telles que la modernité et le progrès. On pourrait multiplier les exemples à cet égard, mais il suffit de citer Mustafa Tunç, dans un article publié peu après l'annonce de la réforme de l'alphabet: « le nouvel alphabet ne va pas seulement améliorer l'alphabétisation, il aidera aussi la Turquie, paralysée jusqu'ici par les standards arabes et persans, à progresser et à se développer, pleine de vie et de science »[2].

Si Mustafa Kemal est désormais associé à la latinisation de l'alphabet turc, sa réforme ne fut pourtant pas la première tentative du genre dans la sphère culturelle turque: d'une part elle était en gestation dès le siècle précédent, d'autre part elle fut adoptée avant lui par d'autres populations turcophones et même envisagée, voire expérimentée par d'autres minorités musulmanes dans l'Empire ottoman.

En réalité, les demandes de réformer l'alphabet turc émergèrent dès les années 1860 dans le monde ottoman ainsi qu'en Azerbaïdjan, sans pour autant envisager forcément l'adoption d'un autre alphabet. Ce fut pourtant la démarche de l'intellectuel azéri Ahunzade Mirza Fethali, qui proposa en 1863 un projet de latinisation de la langue turque, mais il ne fut pas suivi. A l'époque, les raisons invoquées étaient d'ordre didactique: lors d'un discours devant la Société scientifique ottomane prononcé en 1862, Antepli

[2] L. Mignon, 'The Literati and the Letters: A Few Words on the Turkish Alphabet Reform', *Journal of the Royal Asiatic Society*, 20, 1, 2010, p. 12.

BDD-A24943 © 2016 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 17:03:29 UTC)

Münif se plaignait du caractère inapproprié de l'alphabet arabe pour noter le turc, en prenant l'exemple d'un terme ottoman que l'on pouvait lire de six manières différentes[3]. Parallèlement, les arguments avancés par Ahunzade étaient liés à la fois à la simplification pédagogique et à la notion de progrès: « Nous avons besoin de chemins de fer. Mais nous avons surtout besoin d'un changement d'alphabet. Nous avons besoins de télégrammes. Mais nous avons surtout besoin d'un changement d'alphabet. Parce que la plus importante de toutes les choses, c'est le savoir. Et le savoir dépend de la simplicité de l'alphabet. A cause de la complexité de notre écriture, nous sommes privés de science, nous sommes incapables d'acquérir le savoir et l'éducation »[4]. De fait, les deux notions étaient liées, dans cette période où de nombreux intellectuels ottomans associaient déjà le progrès et l'éducation à l'occidentalisation.

Mais il existe d'autres exemples de passage de l'alphabet arabe à l'alphabet latin dans le monde turco-persan, peu avant la réforme kémaliste. Dès 1921, l'idée de la romanisation de l'alphabet arabe fut présentée au Congrès de Tachkent, mais elle fut rejetée. En 1923, il fut aussi proposé d'utiliser un alphabet arabe simplifié en Ouzbékistan. En 1926, le Congrès de turcologie de Bakou, en Azerbaïdjan, proposa d'adopter la latinisation de l'alphabet pour toutes les langues turques d'URSS, toujours dans l'optique de moderniser la société, l'alphabet arabe étant encore une fois associé à l'arriération[5]. Les Yakoutes et les Azéris d'abord, les Ouzbeks et les Tatars de Crimée ensuite adoptèrent ainsi l'alphabet latin. Les Tadjiks, dont la langue appartient à la sphère persane, adoptèrent eux aussi l'alphabet latin en 1926. En janvier 1928, parut le premier journal publié intégralement en ouzbek latinisé. Dès 1931, tout était latinisé, l'alphabet arabe étant même officiellement interdit. Mais en 1940, coup de théâtre: sur ordre de Staline, les turcophones de l'URSS durent adopter l'alphabet cyrillique. Enfin,

[3] Id., p. 14.
[4] A. Ergun, Politics of Romanisation in Azerbaijan (1921-1992), *Journal of the Royal Asiatic Society*, 20, 1, 2010, p. 35.
[5] A. Ergun, *Id*., p. 36.

BDD-A24943 © 2016 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 17:03:29 UTC)

depuis les années 1990, ces langues se notent à nouveau en caractères latin, suite à la chute du communisme et de la domination russe[6].

D'autres initiatives similaires avaient également vu le jour dans l'Empire ottoman, à propos d'autres langues que le turc. Dès 1879, soit une cinquantaine d'années avant la réforme kémaliste, sous l'influence de Shamseddin Sami Bey, grand admirateur de la culture française, des intellectuels albanais musulmans réunis à Istanbul proposèrent de noter leur langue en caractères latins exclusivement, alors qu'à l'époque elle s'écrivait aussi en caractères arabes et en caractères grecs. Ensuite, la presse albanaise de Sofia et de Bucarest adopta l'alphabet latin et le diffusa ainsi dans l'Empire ottoman. En 1908, une nouvelle proposition d'adopter l'alphabet latin fut soutenue par d'autres Albanais musulmans[7].

En 1920, un projet de romanisation de la langue kurde, jusque-là notée en caractères arabes également, fut proposé dans un ouvrage publié par le Département de l'Education à Bagdad, rédigé par deux intellectuels kurdes de la ville de Souleimaniyeh, Muhammad Zaki Efendi et Mirza Muhammad Bashka, assistés par des officiers britanniques, mais leur initiative resta sans succès[8]. Finalement, le kurde fut tout de même noté en caractères latins en Turquie, sous l'influence de la réforme kémaliste, tandis que le kurde continua de s'écrire en caractères arabes en Irak, en Syrie et en Iran, et que les Kurdes du Caucase passèrent aux caractères cyrilliques.

Ainsi, la réforme de Mustafa Kemal avait été devancée par d'autres initiatives dans l'Empire ottoman lui-même, ainsi qu'en Azerbaïdjan et en URSS. Mais un autre cas offre un élément de comparaison intéressant, en l'occurrence celui de l'Afrique. En effet, avant la colonisation du continent plusieurs dizaines de langues africaines, de familles linguistiques différentes, étaient traditionnellement notées en caractères arabes, parfois depuis plusieurs siècles. On les appelle les langues '*ajamies*, les plus répandues

[6] A. Ergun, *Id*., p. 40.
[7] F. Trix, The Stamboul Alphabet of Shemseddin Sami Bey: Precursor to Turkish Script Reform, *Journal of Middle Eastern Studies*, 31, 1999, pp. 255-272.
[8] C. J. Edmonds, Suggestions for the Use of Latin Character in the Writing of Kurdish, *The Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, 1, 1931, pp. 27-46.

BDD-A24943 © 2016 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 17:03:29 UTC)

étant le haoussa et le peul en Afrique de l'Ouest, le swahili à l'Est, qui ont produit une littérature abondante, mais ce fut aussi le cas de nombreuses autres langues comme le malinké, le wolof, le dioula et même l'afrikaans.

La latinisation des langues 'ajamies en Afrique présente quelques différences notables avec tous les cas précédents. Tout d'abord, cette latinisation fut imposée de l'extérieur, par les autorités coloniales, sans consultation de la population ou des autorités locales. Ensuite, la religion joua encore une fois un rôle dans le processus, mais de manière différente, puisque l'idée avouée des colonisateurs était de « désislamiser » ces langues en latinisant leur système d'écriture.

En réalité, dans un premier temps les administrateurs coloniaux ne se montrèrent pas hostiles à l'usage de l'écriture arabe, au contraire ils l'utilisèrent même pour mieux asseoir leur pouvoir. Ainsi, au 19e siècle certains traités entre pouvoir local et administration coloniale furent rédigés en arabe ou en langue 'ajamie. Ce fut le cas de certains accords signés entre la France et des chefs sénégalais, ou encore entre les futures autorités coloniales belges et quelques petits souverains de l'est du Congo[9]. De même, les officiers britanniques en poste dans le nord du Nigeria, à l'époque coloniale, apprenaient l'arabe ainsi que l'haoussa en caractères arabes.

Parfois même, les autorités coloniales allèrent plus loin et encouragèrent cet usage de l'écriture arabe: l'autobiographie en swahili de Tippo Tip, célèbre commerçant swahili opérant dans l'est du Congo qui travailla officiellement pour l'EIC, a été rédigée à la fin du 19e siècle à la demande d'un diplomate allemand, Heinrich Brode[10], comme ce fut le cas pour d'autres récits de voyage swahilis de la même époque[11]. Au Sénégal, la rédaction en arabe, dans les années 1920, de la chronique historique peule intitulée *Zuhur al-Basatin* par cheikh Moussa Kamara a probablement été elle aussi encouragée par des administrateurs occidentaux, français cette

[9] Voir notamment X. Luffin, Cinq traités en caractères arabes du Marungu, *Annales Aequatoria*, 28, Kinshasa – Gand, 2007: 186 à 215.
[10] F. Bontinck, *L'autobiographie de Hamed ben Mohammed el-Murjebi Tippo Tip (*ca *1840–1905)*, Bruxelles, 1974.
[11] Voir Nathalie Carré, *De la Côte aux confins. Récits de voyageurs swahili*. Paris, 2014.

BDD-A24943 © 2016 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 17:03:29 UTC)

fois, en particulier Henri Gaden, alors gouverneur de Mauritanie[12]. Mais les missionnaires protestants et catholiques, qui avaient généralement l'éducation en charge, favorisèrent très tôt l'alphabet latin au détriment de l'alphabet arabe, de même que certains administrateurs coloniaux.

L'évolution de l'écriture du haoussa est représentative de l'influence de l'action coloniale en Afrique. L'écriture arabe fut appliquée à cette langue au moins dès le 17e siècle. Comme l'haoussa servait de lingua franca dans une région de l'Afrique très morcelée linguistiquement, il intéressait particulièrement les Européens. La *Church Missionary Society* publia le premier texte en caractères latins, en *boko* (de l'anglais *book*), en 1848, et elle se mit à l'enseigner dès 1865. Parallèlement, les Britanniques adoptèrent l'haoussa comme *lingua franca* dans l'administration, sur décision militaire de Frederick Lugard en 1900. En 1902, il considéra que les officiers européens devaient apprendre le haoussa car les interprètes locaux n'étaient pas fiables, il instaura alors des examens de langue obligatoires pour les officiers. La même année, il encouragea l'usage du boko plutôt que du 'ajami et de la langue arabe, en usant des arguments habituels à l'égard des langues 'ajamies: l'alphabet arabe était jugé inapproprié pour noter le haoussa, mais surtout il fallait tenter de couper le lien existant entre alphabet arabe et islam. Il apporta aussi un argument nouveau: l'usage des caractères latins faciliterait son apprentissage par les officiers britanniques, ce qui dispenserait du même coup l'administration coloniale d'enseigner l'anglais à la population locale. C'est ainsi que dès 1904, les Britanniques ouvrirent une école pour enseigner le boko aux intellectuels locaux, à Bida.

Mais il y avait aussi des défenseurs du 'ajami parmi les Britanniques, comme le missionnaire Robinson et l'officier Burdon, qui partaient de l'idée que puisque ce système était déjà en place, il était plus judicieux de l'utiliser que de tenter d'y substituer un alphabet nouveau. En 1908, Hans Vischer, un autre officier, apporta encore un nouvel argument contre l'usage du 'ajami,

[12] D. Robinson, Un historien et anthropologie sénégalais: shaykh Musa Kamara, *Cahiers d'études africaines*, 28, 1988, pp. 89-116.

BDD-A24943 © 2016 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 17:03:29 UTC)

en plus des raisons habituelles: favoriser l'alphabet latin limiterait la propagande anticoloniale ou nationaliste rédigée en caractères arabes. Il établit donc plusieurs écoles où on enseignait le boko, mais la concurrence du 'ajami était trop forte – il y avait 10 000 écoles coraniques rien que dans la région de Kano à l'époque – et la connaissance du 'ajami resta un critère d'admission pour les officiers britanniques dans années 1920[13].

Concernant le swahili, de l'autre côté du continent africain, le processus de latinisation fut assez similaire. Il s'agissait encore une fois d'une langue africaine avec une tradition écrite en caractères arabes assez ancienne, associée bien sûr à l'islam: si la plupart des documents conservés aujourd'hui ne remontent qu'au 19e siècle, les documents antérieurs ayant mal supporté l'humidité du climat tropical, selon Knappert le plus ancien manuscrit qui soit conservé est un document rédigé à Pate en 1652 et désormais conservé à la *School of Oriental and African Studies*, à Londres – il s'agit de la *Hamziyya*, traduction du poème arabe du même nom d'Al-Busīrī [14] – tandis que pour Zukhov il s'agit d'une série de lettres de Goa, remontant au début du 18e siècle. Mais le swahili noté en caractères arabes a vraisemblablement une histoire plus ancienne, que certains font remonter au 11e siècle.

L'idée de noter le swahili en caractères latins fut déjà exposée vers 1850 par le missionnaire protestant Krapf, un défenseur du swahili comme langue d'évangélisation, qui associait toutefois clairement les caractères arabes au danger de propagation de l'islam[15]. C'était aussi l'avis de Carl Meinhof, qui proposa lors du Congrès colonial de 1905 de *désislamiser* le kiswahili en utilisant les caractères latins et en remplaçant même les nombreux termes empruntés à l'arabe par des termes allemands – et effectivement, dès l'année suivante les autorités coloniales allemandes arrêtèrent d'utiliser les caractères arabes pour noter le swahili dans leur colonie. Dès 1880, l'écriture latine concurrença donc fortement l'alphabet

[13] J. E. Philips, Hausa in the 20th Century: An Overview, *Sudaic Africa*, 15, 2004, pp. 55-84.
[14] J. Knappert, *Swahili Culture*, 2, 2005, p. 439.
[15] D. R. Peterson, *Language* Work and Colonial *Politics* in Eastern Africa: The Making of Standard Swahili and School Ki- kuyu, in D. L. Hoyt and K. Oslund, *The Study of Language and the Politics of Community in Global Context*, Londres, 2006, p. 189.

BDD-A24943 © 2016 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 17:03:29 UTC)

arabe, depuis la côte swahili jusqu'en Afrique Centrale. Les missionnaires catholiques et protestants mirent au point un système de transcription de la langue en alphabet latin qui sera finalement adopté par la population locale, y compris les musulmans, au détriment des caractères arabes. C'est ainsi que le père Delaunay, un Père Blanc, publia en 1884 sa *Grammaire swahili,* et l'année suivante son dictionnaire français-swahili, en caractères latins[16]. Ces livres seront suivis de nombreux autres, y compris des traductions de la Bible ainsi qu'une abondante littérature religieuse et scolaire, achevant de reléguer l'alphabet arabe à un usage marginal dans les communautés musulmanes d'Afrique de l'Est.

Mais ici aussi l'argument religieux n'était pas le seul, il était parfois accompagné d'un argument pédagogique: dans le cas particulier du Congo, Jérôme Becker à la fin du 19e siècle ses différentes initiatives visant à enseigner le swahili en caractères latins, y compris à ceux qui sont déjà capables de l'écrire en caractères arabes. Il mentionne le cas de deux jeunes notables du Buganda venus lui rendre visite alors qu'il se trouve encore à Tabora: « deux jeunes gens, d'une vingtaine d'années, fils de chefs de l'empereur Mtéça ([Mtesa], sont arrivés ici, à leurs frais, avec une caravane chargée d'ivoire. Comme ils se proposent, sinon de s'établir, du moins de rester quelque temps à Tabora, ils se sont fait indiquer quelqu'un qui pût leur enseigner le Ki-souahili, au moyen de nos lettres, bien moins compliquées que les caractères arabes »[17].

Et la langue arabe notée en caractères latins ?

La langue arabe elle-même présente plusieurs cas de transcription en caractères latins. Le cas le plus connu, encore d'actualité d'ailleurs, est celui du maltais, une forme vernaculaire d'arabe proche de l'arabe tunisien, laissée en héritage par les Arabes qui occupèrent l'île de 921 à 1091. On en trouve les premières traces en 1470, dans la fameuse « cantilène de Pietro

[16] J. Fabian, *Language and Colonial Power*, Cambridge, 1986, p. 13.
[17] J. Becker, *La vie en Afrique*, 1887, II, p. 49.

BDD-A24943 © 2016 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 17:03:29 UTC)

Caxaro »[18], notée en caractères latins comme la quasi-totalité de la littérature en langue maltaise.

Un deuxième cas, toujours d'actualité lui aussi, est celui de l'arabe de Juba, une forme créolisée d'arabe soudanais née au 19ème siècle dans le sud du Soudan, et qui en est devenu la lingua franca. Encore une fois, cette langue est notée essentiellement en caractères latins (même s'il existe aussi des textes en caractères arabes), sous l'influence de la colonisation britannique et de l'action missionnaire – la majorité de la population du sud du Soudan étant chrétienne – qui diffusa au moins dès les années 1920 des livrets de prière en arabe de Juba transcrit en caractères latins[19].

Le troisième cas, moins connu et tout aussi intéressant, est l'initiative isolée d'écrire l'arabe moderne en caractères latins, due à un intellectuel juif, Itamar Ben-Avi (1882-1943), probablement inspiré par son père, Eliezer Ben Yehuda. Ben-Avi décida d'abord d'écrire l'hébreu en caractères latins. Il fit une première tentative en 1927, en publiant de cette manière la biographie de son père intitulée *Avi* (« Mon père »). L'année suivante il continua l'expérience en publiant un supplément hebdomadaire du journal anglophone *The Palestine Weekly* en hébreu en caractères latins également, mais cette initiative fut assez mal accueillie. Il encouragea les Arabes à faire de même, dans un but de fraternisation, et en 1929, il publia aussi un supplément en arabe en caractères latins du même journal, suscitant un énorme tollé. Son initiative de latiniser l'arabe ne rencontra guère plus de succès que pour l'hébreu, et resta un cas isolé, mais pour le moins original[20].

Conclusion

En conclusion, si les motivations didactiques furent parfois avancées afin justifier l'abandon de l'alphabet arabe pour noter des langues telles que le turc ou l'haoussa, il semble évident que les véritables motivations des

[18] G. Wettinger et M. Fsadni, *Peter Caxaro's Cantilena. A Poem in Medieval Maltese*, Malte, 1968.
[19] C. Miller, Southern Sudanese Arabic and the Churches, *RRL-LIV*, 2009, pp. 383-400.
[20] I. Aytürk, Attempts at Romanizing the Herbrew Script and their Failure: Nationalism, Religion and Alphabet Reform in the Yishuv, *Middle Eastern Studies*, 43, 4, 2007, pp. 625-645.

BDD-A24943 © 2016 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 17:03:29 UTC)

acteurs de l'époque étaient avant tout politiques. Ainsi, l'association entre caractères latins et modernité et progrès d'une part, entre caractères arabes et arriération d'autre était évidente dans le cas des intellectuels turcs et azéris du 19e siècle et du premier tiers du 20e siècle. Des décennies plus tard, l'éloignement d'avec la Russie et le rapprochement avec la Turquie et l'Occident poussa les républiques turques de l'ancienne URSS et abandonner l'alphabet cyrillique au profit de l'alphabet latin, qu'elles avaient été forcées de bannir à l'époque de Staline.

Les motivations furent parfois aussi religieuses: les mouvements laïcs dans le monde turc voyaient dans le rejet de l'alphabet arabe une forme de prise de distance avec la religion, cette écriture étant clairement liée à la religion musulmane, même s'ils prirent toutes les précautions oratoires nécessaires pour ne pas vexer les milieux conservateurs. De la même manière, certains missionnaires européens en Afrique parlaient ouvertement de « désislamiser » la culture africaine en remplaçant l'alphabet arabe par l'alphabet latin. À Malte comme dans le sud du Soudan, ce fut encore et toujours la question de l'identité religieuse qui motiva le choix de l'alphabet latin pour noter la langue arabe elle-même.

Notons enfin que les décideurs de ces changements d'alphabets furent plus variés qu'il n'y paraît à première vue: la latinisation de l'écriture fut imposée de l'extérieur en Afrique, contre la volonté de la population dans les régions islamisées, à l'époque coloniale, mais avec son assentiment dans les régions majoritairement chrétiennes, tandis qu'en Turquie et en Azerbaïdjan ce furent au contraire les intellectuels locaux, pourtant de culture musulmane, puis les pouvoirs politiques nationaux, qui luttèrent pour la promotion de cet alphabet.

BDD-A24943 © 2016 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 17:03:29 UTC)